DÉPÔT LÉGAL
Rhône
1960

Prix : 15 centimes.

1re Année. — N° 17

9 Décembre 1882

BELLECOUR-JOURNAL

BEAUX-ARTS & LITTÉRATURE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Administration : rue Centrale, 32

Abonnements : un an, **7** francs ; six mois, **3** francs **50**.
Les Abonnements partent du 1er de chaque mois.

LYON

Annonces et réclames : OFFICE DE PUBLICITÉ LYONNAISE, 32, rue Centrale.
VENTE EN GROS CHEZ M. MELIN, RUE DE JUSSIEU, 1

Lire page 4 : **LE CAVALIER NOIR**, *roman Lyonnais illustré, par* Pierre Virès

SOMMAIRE

Coups de lorgnette, par P.-V. — *La semaine à Paris*, par Marius Thibault. — *America for ever* (suite), par A. Frenchi. — **Le Cavalier noir**, par Pierre Virès. — *Deux feuilles de rose*, par Blanche de Rivière. — Choses et autres.

COUPS DE LORGNETTE

Lecteur, ma lorgnette se lassait d'embrasser d'un seul coup la semaine écoulée ; elle a cru plus simple d'arracher les feuillets où elle note chaque jour le fait principal, et de te présenter ces tablettes.

Lundi, 2 décembre. — Anniversaire du coup d'Etat, devenu par la force des choses un coup de Bourse, puisqu'il en est résulté des rentes pour beaucoup qui ne s'y seraient jamais attendus.

Grande fête à l'occasion de ce trentenaire. Combat de gladiateurs entre les belluaires Andrieux et Ch. Laurent ; ce dernier est souffleté par le trident de son adversaire, et... l'honneur est déclaré satisfait. On comptait sur une nouvelle lutte trois jours après, mais alors Vénus a passé sur le soleil, et Emmanuel Arène s'est éclipsé.

Pour terminer la fête du 2, dans une commune voisine de Lyon, plusieurs nouveaux pensionnés organisent le « banquet des victimes », à l'instar du « bal des victimes » où dansaient après Thermidor les échappés de la guillotine révolutionnaire. Nous serons toujours les plagiaires de nos aînés.

3 décembre. — Manifestation sur la tombe de Baudin. Des milliers de personnes ont suivi son convoi ; une cinquantaine seulement viennent manifester sur sa tombe. Quand un homme politique disparaît, c'est comme un cadavre jeté à la mer ; un tourbillon, puis plus rien ; la vague des nouvelles ambitions a passé par dessus.

4 décembre. — Condamnation d'Arabi. Il ira quelque temps coloniser pour l'Angleterre, et tout sera dit. Quel comédien que ce prétendu patriote égyptien !

L'Angleterre tenait les fils, et depuis le « Messieurs les Anglais, tirez les premiers... sur Alexandrie », jusqu'à cette prétendue énergique défense, finissant par une honteuse déroute devant quelques habits rouges, tout était prévu d'avance dans le scénario combiné par nos voisins. Apothéose : l'Angleterre engloutissant le canal de Suez ; le rideau tombe.

5 décembre. — L'*Officiel* convoque les électeurs pour le 31 décembre à l'effet de remplacer Bonnet-Duverdier, mort il y a huit jours. Le jour où paraît ce décret, on propose à la Chambre d'augmenter le budget des bibliothèques scolaires ! Si le député de la Guillotière eut été encore vivant, on lui eut certainement imputé cette motion.

6 décembre. — Madame Lacène, la belle-sœur de Camille Jordan, le défenseur de Lyon en 1793, s'éteint à l'âge de 104 ans. Son salon pouvait rivaliser jadis avec celui de Madame Récamier, de Madame de Staël, et autres « Juliette Lambert » du premier Empire et de la Restauration. Une société d'élite, tout ce qui, à Lyon, se faisait remarquer par le talent ou l'esprit, s'y donnait rendez-vous. Quels curieux Mémoires aurait pu laisser Madame Lacène, si elle fût tombée dans ce défaut des « Précieuses » de son temps.

Procès de l'Union Générale. Il y a six mois, on aurait mis en pièces les malheureux administrateurs ; aujourd'hui on commence à les plaindre ; dans un an on ouvrira des souscriptions en leur faveur. Moralité : une partie des anciens locaux de l'Union deviennent un dépôt de pipes ; tout n'est que fumée ici-bas.

7 décembre. — Mort de Louis Blanc, le grand socialiste, l'inventeur des ateliers nationaux, breveté en 1848 par le gouvernement. Académicien et historien de la Révolution française, comme Thiers, comme Michelet et autres. Il est à remarquer que chacun de ces écrivains porte un jugement différent sur les hommes de la Révolution ; et l'on dira que l'histoire est la consécration des grands hommes. Allons donc ! du train où nous marchons, l'Histoire bientôt s'appellera l'Almanach, et chaque coterie aura le sien.

Première représentation des « *Exilés* au Grand-Théâtre » de Lyon, drame à grand spectacle et à ruisseaux de larmes. Je lis dans un journal de Batavia comme Semaine théâ-

trale : « *Faust*, *Aïda* et *Martha*, costumes et décors de la Scala de Milan. » Sommes-nous heureux, à Lyon, de ne plus être exposés à entendre de pareilles vieilleries, de les voir remplacer par les œuvres des maîtres... ès-drames.

8 décembre. — Illuminations. Tel lampion qui éclairait, le 14 Juillet, les mansardes de la Guillotière, célèbrera à Fourvière la fête religieuse. Peut-être quelque vieille veilleuse se rappelle-t-elle encore le 15 août impérial? Les idées peuvent changer, les démonstrations populaires restent les mêmes : ce n'est qu'une affaire de couleurs.

P. V.

LA SEMAINE A PARIS

Paris, le 7 décembre 1883.

La question Paul Féval. — La vérité sur M. Chincholle. — Les académiciens d'hier... les académiciens de demain.—Théâtre : Amhra. —M. Grangeneuve.

Après la question Mirbeau, la question Paul Féval.

C'est dans l'ordre, car l'une tient à l'autre par un fil mystérieux et trop fin pour que le gros public l'aperçoive : il a juste la grosseur d'une malice.

Jugez plutôt : un homme de lettres qui s'est fait un nom dans la presse en donnant beaucoup de copie, j'ai nommé M. Albert Delpit, apprend que M. Paul Féval est dans la misère : il lui tend une main charitable à travers les journaux. Voulant arriver bon premier notre brillant confrère, qui a l'âme et la bonne volonté de Don Quichotte oublie de consulter M. Paul Féval : mais au fait, était-ce bien nécessaire? Est-ce qu'un homme de lettres si riche qu'il ait été peut refuser d'être aidé quand il a une famille? M. Paul Féval a huit enfants, trois garçons sont placés dans l'administration, celui qui gagne le plus touche 125 francs par mois de traitement.

Il y a quinze jours à peine, l'un d'eux disait à un de nos confrères des plus autorisés, M. Emile Blavet : « La situation de ma famille devient affreuse, mon père ne gagne rien et nous allons être obligés de rappeler notre jeune sœur qui est au couvent : il nous est impossible de payer pour elle une pension mensuelle de 75 francs. »

Le *Figaro* savait ce détail sans doute, mais il ne l'a pas dit, il nous a présenté M. Paul Féval comme un confrère des plus riches, ayant un hôtel, des domestiques, touchant par mois 1.000 francs chez Palmé son éditeur. Il *aurait*, ajoutait M. Chincholle, avec une logique toute particulière *4.000 francs de revenus* s'il s'occupait de ses revenus, mais il ne sait pas s'en occuper... il ne touche donc que 1.000 francs par mois... d'où il suit qu'il n'a pas même 4.000 francs de revenus.

Nous ne comprenons pas ?

Reste à savoir pour quelle raison M. Chincholle, rédacteur du *Figaro*, tenait à nous présenter M. Paul Féval comme un homme riche. Eh, mon Dieu, c'est très simple, le *Figaro* tient à passer pour un journal des mieux informés; c'était le *Gaulois* un confrère, qui venait de lancer la nouvelle elle était donc absolument controuvée puisque ce n'était pas le *Figaro* qui en avait eu la primeur. On a donc envoyé M. Chincholle qui a été rendre visite à Mme Féval et lui a dit : « Est-il vrai, chère madame, que vous et votre mari vous soyez réduits à la plus affreuse misère.

On devine l'embarras dans lequel cette pauvre femme a dû se trouver, et on a dit au public le premier jour :

« Paul Féval est riche, il n'a pas besoin d'argent. Si je parle ainsi, c'est que Mme Féval m'a *prié de le faire.* »

Etonnement du *Gaulois* qui allait peut-être renoncer à ses projets de bienfaisance quand une lettre de Mme Féval, arrivée très à propos se chargea de tout expliquer.

La voici, telle que le *Gaulois* la publiait dans son nº d'hier :

A Monsieur H. de Pène, rédacteur en chef du Gaulois,

Monsieur,

Ainsi que je vous l'ai dit hier, notre intention, à mon mari et à moi, était de nous borner à remercier de tout notre cœur M. Albert Delpit et ceux qui ont bien voulu se joindre à lui. Nous aurions désiré qu'il nous fût permis de garder une complète réserve en dehors de la reconnaissance qu'il y avait pour nous devoir à témoigner.

L'article inexplicable que je vois dans le *Figaro* de ce matin m'oblige à sortir de cette réserve.

Notre situation et nos sentiments y sont représentés sous un jour complètement inexact, et je vous prie de vouloir bien le dire à ceux qui, comme vous, ont eu la pensée de nous aider dans nos embarras.

Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Marie FÉVAL.

E finita Comedia.

Paul Féval était un académicien; mais il est si malade qu'il n'a pas même pu assister à la scéance qui a eu lieu aujourd'hui, séance très curieuse pourtant, car il s'agissait de nommer MM. Pailleron et P. Mazade.

Voici les titres de M. Pailleron, auteur du *Monde où l'on s'ennuie* et *Gendre* de M. Buloz.

M. de Mazade...? lui n'avait qu'un titre, mais il est suffisant. M. de Mazade est un des collaborateurs de M. Buloz, çà ne sort pas de la famille. N'est-ce pas le point important.

Un simple détail : une voix a été donnée à Théodore de Banville, par le grand Hugo !

M. Grangeneuve n'est pas académicien, mais il fait des vers qui valent ceux de M. Autran, dans un autre genre.

Il vient d'avoir un succès d'estime... à l'Odéon, dans son *Amrha.*

M. Grangeneuve est d'ailleurs un homme très fort : il lève 100 kilos à bras tendus.

Marius THIBAULT.

INDES NÉERLANDAISES Le Représentant de la maison **E. ELSBACH,** 8, rue Milton, a Paris, partira incessamment aux Indes néerlandaises pour visiter les agences et la clientèle; MM. les fabricants qui désirent envoyer des échantillons de leurs marchandises dans ces contrées, trouveront tous les renseignements nécessaires à la succursale de Lyon, 32, rue Centrale, *Office de Publicité lyonnaise.*

A LA RENOMMÉE

LYON, 44, Place de la République, 44, LYON

GRAND CHOIX DE CHAUSSURES

POUR HOMMES, DAMES ET ENFANTS

DANS TOUS LES PRIX

Maison recommandée pour vendre meilleur et meilleur marché de tout Lyon

RESTAURANT & BAR

DU

THÉATRE-BELLECOUR

Ouvert après le spectacle

CHARLES KEMGEN

PROPRIÉTAIRE

AMERICA FOR EVER

(*Suite*)

DESCENDU à *Sturtevaut-house*, excellent hôtel situé dans Broadway, j'y retrouvai plusieurs compagnons de route.

Après nous être donné rendez-vous pour le lendemain, chacun de nous alla se reposer des fatigues du voyage.

Les hôtels, à New-York, sont très confortables : le voyageur y trouve salles de bains, salons de coiffure, de jeu, de conversation; on y rencontre même des *Grecs*, gens avec lesquels je ne recommanderai jamais à mes amis de se lier d'une amitié sincère toujours fort coûteuse.

La nuit, je dormis du sommeil du juste et de l'homme qui avait trop mangé de *plumcaket* (sorte de gâteaux anglais.)

Le lendemain cependant, frais et dispos, je rencontrai au *Bar* de l'hôtel les quelques passagers du *Canada*, que j'avais quittés la veille, et, après déjeuner, nous nous dirigions chez le célèbre Delmonico, le café restaurant le plus fashionable de New-York,

Là, le service se fait à la française, les garçons parlent français, on nous indiqua même un garçon de fort bonne mine qui faisait le service de l'office et qui trois semaines auparavant avait proposé à Delmonico de lui acheter son vaste et magnifique établissement moyennant la faible somme de quelques millions.

Ces revirements de fortune ne sont pas rares en Amérique, où tel gentleman, millionnaire aujourd'hui, peut être réduit en quelques jours à solliciter un emploi de *stewart* (garçon); fort heureux encore s'il le trouve de suite.

Nous n'étions pas au dimanche et cependant un grand nombre d'établissements étaient fermés : pourquoi?

« C'est un *Thanksgiving day* », nous répondit-on.

Comprenant peu l'anglais à cette époque, je dus avoir l'air fort embarrassée; on m'expliqua alors que le *Thanksgiving day* était un jour d'actions de grâces consacré au Seigneur pour le remercier de ses bienfaits pendant l'année, d'une bonne récolte, de la délivrance de l'Amérique, de la reddition de Lord Cornwalis, quelques uns même en profitent *in petto* pour remercier le ciel d'avoir rappelé à lui, qui une belle-mère, qui une femme; d'autres d'avoir vidé la caisse de leur voisin au bénéfice de la leur; de sorte que, pendant ces vingt-quatre heures, le ciel reçoit une telle cargaison de remerciements, qu'il est obligé certainement de prendre des employés supplémentaires.

Somme toute, assez curieux de quelle façon les Américains s'y prenaient pour entrer en communication avec le Seigneur, je quittai mes compagnons et dirigeai mes pas vers le bas de la ville (*down town*).

Pendant la journée, tout se passe assez bien; le *wiskey*, le *gin*, le *lager* n'onr pas encore produit leur effet complet.

Mais le soir, les *lofers* (voyous) sont pour ainsi dire les maîtres de la Ville ; le revolver joue un grand rôle, et tel individu qui sort le soir pour prendre l'air et fumer un cigare de la Havane, à un dollar, n'est pas absolument certain de rentrer intact à son domicile.

Les policemen sont invisibles pendant ces moments de crise.

Un honorable négociant de Chicago qui était au même hôtel que nous et qui contemplait respectueusement la statue de Washington, à *Union square*, reçut un coup de revolver qui lui enleva le bout de l'oreille droite.

Sans s'émouvoir autrement, le gentleman ramassa le projectile, l'enveloppa précieusement dans un morceau du *New-York Hérald*, et l'interna avec le plus grand soin dans la poche gauche de son gilet, ayant probablement l'intention de le faire monter en épingle, c'est ce que je n'ai jamais osé lui demander.

Quant à l'auteur de cette peccadille, personne ne songea même à l'inquiéter. A New-York on ne s'occupe que très rarement de ce qui ne vous regarde pas, sous peine de voir la foule toute entière vous accabler d'injures qu'on est tout étonné de rencontrer dans la bouche de personnes qui paraissent avoir droit au tirre de Gentleman.

A New-York, tout le monde doit avoir une tenue correcte : *l'habit fait le moine*, on se fait donner un coup de brosse et on ne se gêne pas pour demander une chique de tabac à celui qui vous *shine* (cire) vos bottes.

J'ai accablé un jour de politesses et de prévenances un honorable *citizen* (citoyen) avec lequel j'avais fait connaissance au *Lager bier* (café-brasserie) en buvant un cok-tail glacé et que je fus abasourdi de rencontrer le lendemain avec une serviette sous le bras, un tablier blanc devant lui et qui me présentait respectueusement une seconde tournée de galantine truffée.

A. FRENCHI.

(*A suivre*)

DEUX FEUILLES DE ROSE

II

L'automne était venu. L'automne, cette saison de l'année toute aux désespérances, où les arbres se teintent de tristesse, le cœur de regrets et où l'on prise la vie à sa juste valeur.

Henri était seul dans une chambre froide. Autour de lui, fleurs fanées, objets brisés; partout l'aspect de l'abandon. Toujours, devant ses yeux, flottait un souvenir de la veille : L'image de Lazare ressuscité par Jésus. Ce mort revivant à la voix de l'amour, avait frappé sa pensée. Il en avait contemplé longtemps l'image sur un bas relief dans la vieille église où le hasard conduisit ses pas. Le soleil glissait le long du vitrail, inondant de sa gaité et de ses brillantes couleurs le cadavre de pierre qui semblait se mouvoir aux déplacements de la lumière... ou à l'appel du Maître... Maintenant ce souvenir l'obsédait. Que lui voulait ce souvenir?

Aux pensées de mort, succédaient celles de l'amour. — Ces deux pensées s'enchaînent. — il ouvrit un tiroir, en tira lettres, portraits de femmes, mèches de cheveux blonds et bruns. Il se recueillit; et, à mesure qu'il se rappelait, une immense amertume l'enveloppait comme d'un voile funèbre. Tout ce passé l'avait trompé ! Partout, demi affections... mensonges... Alors, saisi d'une sourde rage, il jeta au feu les souvenirs de sa vie.

Une enveloppe blanche, jaunie par le temps, attira son regard. Il la déplia et une feuille de rose tomba à ses pieds.

Ce fut comme un éblouissement. — Hélène! murmura-t-il. Et l'image de Lazare encore ressuscita devant ses yeux. Il ramassa tendrement et mélancoliquement le pétale fané. De son passé c'était tout ce qu'il lui restait de bon et de vrai.

Comment n'avait-il plus songé à *Elle?* Il savait bien que depuis longtemps Hélène était libre? En cet instant, la pensée de la pauvre abandonnée appelait-elle la sienne ?

Quelques jours après, Henri cheminait dans l'allée de marronniers, longtemps oubliée. Les feuilles jaunies tombaient sur ses cheveux, déjà argentés de quelques fils blancs, et, le long de la route, fleurs de Mai, fleurs de Juin avaient disparu. Mais, dans les buissons atteints par les premières gelées, éclataient les mille teintes de la vie, et, le soleil, aux rayons attendris, veloutait les lointains et dans un vague et mystérieux baiser unissait la terre au ciel.

Henri s'arrêta pour envelopper la nature d'un regard ému et goûter l'instant magique où l'âme agrandie, com-

Voir la suite page 6.

LE

CAVALIER NOIR

Par Pierre VIRÈS (1)

La Récluserie de Sainte-Hélène

L'orgie était à son comble quand le Cavalier noir et ses compagnons arrivèrent à l'entrée de la Recluserie. Ils avaient bien rencontré sur leur route quelques détrousseurs assez disposés à leur faire un mauvais parti, mais leur contenance résolue avait donné à réfléchir aux plus hardis.

Un spectacle étrange attendait le capitaine.

Au milieu d'une cour immense, dominée de tous côtés, par des pans de murs, dont les débris s'étageaient les uns au-dessus des autres, des planches étaient jetées sur des barriques défoncées, et tous, gueux et ribaudes, leur faim apaisée, achevaient le vin, récolté ce jour-là en plus grande abondance.

Tous étaient ivres; mais, dominant tout ce tumulte, le déchaînant ou le refrênant à volonté, apparaissait à la lueur des torches une femme assise sur la pierre d'un balcon qui surplombait la cour. A ses côtés, se tenaient deux hommes bien armés, à l'aspect repoussant, la Glace et Mont-griffon, les chefs les plus redoutables des bandits de Lyon.

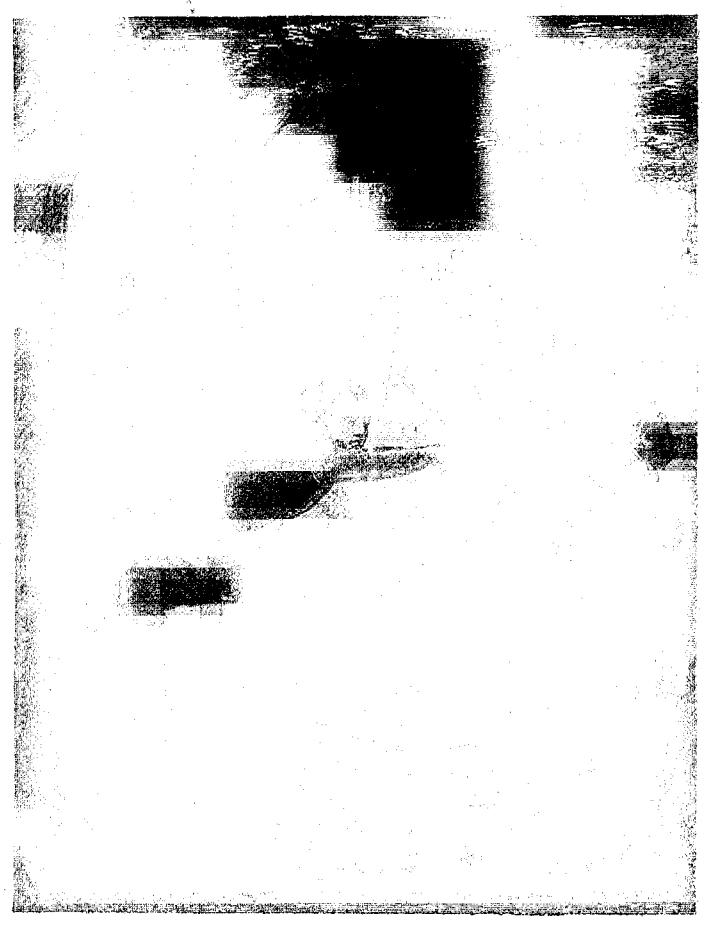
C'était Nina l'italienne, la Reine des gueux.

Cette royauté, elle en avait hérité, et elle tenait si fièrement son sceptre que jamais la moindre révolte n'était tentée parmi ses sujets.

Dix ans plus tôt, elle avait été trouvée un soir, couchée sur les marches du cimetière de S.-Nizier, par le terrible chef de tous les gueux, le fameux La Rancune.

Elle pleurait; sa mère venait d'être portée là; le bandit eut pitié de cet enfant de huit ans à peine, aux grands yeux noyés de larmes; il l'emmena avec lui, l'adopta et à sa mort la fit reconnaître pour l'héritière de sa puissance.

Son autorité avait été acceptée sans murmure; elle était si belle avec ses longs cheveux noirs enroulés dans un mouchoir de soie multicolore, sa taille souple, sa petite tête fière, que les ribaudes s'inclinaient devant sa beauté sans conteste et que ses bandits se seraient fait tous tuer sur un signe de sa main.



UN DUEL A BELLECOUR

L'aubergiste se fraya un chemin à travers les tables improvisées et les débris de toutes sortes qui encombraient la cour. Ses compagnons le suivirent :

Arrivé en face du balcon où siégeait la Reine des gueux, il la salua. Elle fit un signe; le tumulte cessa aussitôt.

— Nina, lui dit-il, voici ceux que je t'avais annoncés.

— Enfin! qu'ils soient les bienvenus. Les bras des miens sont à leur service. Où sont-ils?

— Les voilà, dit Lapierre, en indiquant du doigt un groupe dans l'ombre d'où partaient des clameurs furieuses.

— Séquelle du diable, criait à ce moment Marcellin, en saisissant le poignet d'un mendiant occupé à sonder la profondeur de ses poches, faudrait-il faire ici cent manchots pour se livrer un passage?

En secouant rudement quelques malandrins qui lui barraient la route, il apparut en pleine lumière ayant son maître à ses côtés.

La ribaude aperçut Alphonse, et l'invita avec un gracieux sourire à monter auprès d'elle.

Puis s'adressant à ses étranges sujets:

— Gueux de Lyon, leur dit-elle, je vous avais annoncé un nouveau chef, digne de vous commander. Le voici : son nom est venu souvent à vos oreilles et plus d'un parmi vous a peut-être éprouvé la force de son bras. Aujourd'hui il vient se mettre à votre tête. Que la flamme d'un immense bûcher annonce à Lyon l'arrivée du Cavalier Noir.

A ces mots il passa comme un frémissement dans la foule; le nom du jeune cavalier courut de bouche en bouche. Tous d'un même mouvement se rapprochèrent pour contempler de plus près ce capitalne si redouté.

Puis, obéissant à l'ordre donné, ils se ruèrent sur les barriques vides, les troncs d'arbres, les planches chargées encore de brocs et de gobelets, les entassèrent au milieu de la cour et y mirent le feu de tous les côtés à la fois.

Les flammes glissèrent d'abord sur l'énorme amas de bois, le léchant en tous sens, s'enroulant, se tordant autour des madriers; enfin, se réunissant au sommet, elles s'élancèrent vers le ciel noir, en tourbillonnant comme un cyclone de feu.

Le spectacle était magnifique d'horreur. Accrochés aux aspérités des ruines, ou assis, les jambes pendantes, aux cimes des murs qui descendaient en gradins, les gueux étaient groupés, comme de vivantes grappes, sur les degrés, formés par le temps, de cet amphithéâtre de la misère.

Les étincelles, par milliers, constellaient le ciel au-dessus deleurs têtes, et de l'autre côté de l'ardent brasier, sur la muraille vivement éclairée, les ombres bizarres des ruines se profilaient sous des formes fantastiques.

Seul, au-delà de cet océan de flammes, un groupe se détachait en pleine lumière.

C'étaient d'abord les deux bandits, Laglace et Montgriffon, au visage féroce, à l'accoutrement souillé de sang et de boue; puis les trois fidèles partisans, aux traits rudes et énergiques; enfin, ces deux jeunes gens, beaux et fiers tous les deux, cœurs ardents, se prêtant à cette heure un mutuel appui.

Alphonse fit un geste :

— Truands ou gueux, ribauds ou mendiants, dit-il d'une voix forte, à vous tous j'apporte de quoi combler tous vos désirs. Lyon, cette ville orgueilleuse, où l'on n'a pas pour vous assez de sarcasmes et de mépris, vous la tiendrez sous vos pieds.

Ces palais où vous restez accroupis à la porte et tendant la main, vous en prendrez possession en échange de ces ignobles masures. Toutes les hontes, toutes les insultes de chaque jour, c'est dans le sang que vous les laverez; autant de cadavres vous sèmerez sur la route, autant qui vous auront faits leurs héritiers. Ce bûcher que vous venez d'allumer, conservez-en les tisons et que, l'heure venue, les feux allumés sur les collines de Saint-Sébastien et de Saint-Irénée vous donnent le signal de la prise d'armes. Alors ruez-vous tous sur la ville éperdue, sans crainte des soldats de Mandelot et de Nemours; c'est Henri III qui parle par ma bouche, une armée marche à votre aide; votre vengeance sera sûre et terrible.

— Aux armes, vive le Cavalier noir, hurlèrent trois mille gueux, quand celui-ci eut fini de parler, et cette clameur furieuse alla jusque dans l'intérieur de Lyon frapper d'épouvante les bourgeois réveillés en sursaut.

(1) Lire lecommencement du CAVALIER NOIR dans le numéro du 11 novembre et suivants.

Nina l'Italienne était restée rêveuse, les yeux fixés sur le jeune capitaine.

Ces accents hardis, ce caractère fort, ce nom glorieux, tout cela la pénétrait d'une sorte de sentiment vague, qui l'envahissait sans qu'elle pût résister.

Son sein se soulevait avec force, les battements de son cœur se précipitaient, ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour rendre un baiser.

Elle, Nina l'Italienne, la reine des gueux, la fière ribaude, luttait vainement contre ce sentiment nouveau qui s'emparait de tout son être ; et, dût un ancien amour l'avoir possédée jusqu'à cette heure, un autre allait tout emporter : elle aimait.

Un coup d'épée pour la duchesse

Après une nuit si bien remplie, le Cavalier noir pouvait songer à prendre quelque repos ; un impérieux besoin de sommeil l'y poussait.

Il rentra à l'Hôtellerie du Cheval Blanc, plein d'espoir pour la réussite de ses desseins et se retira dans sa chambre.

Mille images confuses voltigeaient dans son cerveau.

Il revoyait le doux visage d'Yolande, puis Blanche de Savoie, suspendue à son cou et le chargeant de sa vengeance ; enfin, cette armée de gueux, ce volcan de flammes, la fière enfant qui commandait à tous, la reine des gueux ; il se rappelait, avec une sorte d'orgueil sauvage, tous ces fronts de bandits se courbant à son nom.

Ces pensées tinrent longtemps son esprit en éveil et déjà le soleil montait rapidement à l'horizon, quand ses paupières appesanties se fermèrent tout à fait.

Lorsqu'il se réveilla, les sons de l'Angelus de midi couraient monotomes de clochers en clochers, plus graves à leur sortie de la tour Saint Jean, s'échappant comme une envolée d'hirondelles, des campaniles des abbayes.

— Certes, Messire Phœbus n'est pas habitué à saluer de si haut mon lever, dit-il en s'éveillant, Laforce et Marcellin doivent m'attendre depuis longtemps mais pas à jeun, sans doute.

Et s'habillant à la hâte, il descendit dans la s ale commune.

Les écuyers causaient le coude sur la table, avec l'aubergiste.

Chacun à son tour racontait ses campagnes et rappelait ses longues chevauchées contre les ligueurs.

Le nom de Des Adrets revenait souvent dans leurs récits.

Laforce avait dû ponctuer sa narration de pas mal de gestes expressifs ; car la table fendue portait la trace de son poing.

— Salut, mes vieux amis ; dit gaiement Alphonse en entrant.

Et, tapant sur l'épaule de l'hôtelier.

— Or ça, maître Lapierre, je vous garde rancune de n'être pas venu plus tôt secouer ma paresse.

— Après les fatigues de cette nuit, il était juste, Messire, que vous vous reposiez au moins quelques heures.

— Aussi, maintenant, suis-je tout dispos pour de nouvelles aventures.

— Songeriez-vous donc à vous rejeter dès aujourd'hui au milieu de ces dangers que vous affrontiez, il y a peu de jours.

— Oh, rien de grave ; une affaire de peu d'importance, qui ne m'empêchera pas de faire honneur au dîner que vous me réservez.

Lapierre songea qu'il aurait tout le temps après le repas, de tenter de lui arracher quelques éclaircissements.

En un instant, il eût chargé la table de quoi apaiser la faim de dix lansquenets ; et ses trois compagnons commencèrent bravement l'attaque.

Le dîner fini, Alphonse se leva.

— Ton vin est bon, dit-il à l'hôte, mais il ne doit pas me faire oublier que d'autres soins m'appellent ailleurs.

Laforce et Marcellin bouclaient leur ceinturon pour le suivre!

— Non, mes amis, reprit-il, aujourd'hui, je n'ai que faire de votre aide.

Quand il y aura de bons coups à distribuer, vous savez que je ne vous oublierai pas.

— Serait-ce déjà une affaire d'amour, Messire, dit Lapierre. Quoi ! à peine arrivé, vous prenez feu pour une belle. C'est aller vite en besogne !

— Peut-être. En tout cas, c'est une bonne leçon à donner à un des chefs de la Ligue. C'est au moins faire coup double, et pour cet office mon bras suffit.

Ce disant, le Cavalier noir prit son épée et s'éloigna dans la direction de la Saône.

A l'angle du pont de Chalamont et de la rue du même nom s'élevait la caserne où logeait la compagnie de Nemours.

On y pénétrait par une porte crênelée qui en fermait l'accès du côté de la rue Mercière.

Des soldats jouaient aux dés devant le corps de garde et lutinaient une vivandière qui se défendait mollement.

Alphonse s'était dit que pour rencontrer Beaucressant, le plus simple était d'aller le trouver au quartier de sa compagnie.

Il s'approcha des hommes d'armes ;

— Camarades, interrogea-t-il, je voudrais parler à votre lieutenant,

— Tu perds ton temps, mon jeune ami, à chercher ici M. de Beaucressant, lui répondit un vieux sergent en ricanant. Le lieutenant a toujours quelque belle qui le retienne. Il n'a pas paru depuis hier.

— Son logis n'est-il pas en face de la chapelle des Confalons ?

— Oui. Mais ne t'avise pas de le troubler s'il est en gente aventure ; je t'avertis qu'il n'a pas l'humeur facile. Fais en ton profit si tu tiens à ta peau.

— Merci de l'avis. Tu sauras demain quel cas j'en aurais fait.

— Encore un qui va réclamer sa maîtresse et trouvera en place un bon coup d'épée. C'est dommage, il avait gentille mine, murmura le soudard en voyant Alphonse s'éloigner.

Celui-ci se dirigeait à grands pas vers la maison d'où il avait vu la veille sortir la duchesse.

Il la reconnut sans peine. Mais au lieu de heurter à la porte, il se dissimula sous le porche de la chapelle pour attendre que Beaucresson sortît.

Il attendait depuis un instant et songeait déjà à aller provoquer le lieutenant chez lui, quand celui-ci parut sur le seuil de son logis. Un officier de lansquenet l'accompagnait. Il referma sa porte et s'avança dans la rue. Quand ils furent arrivés à la hauteur de la chapelle, Alphonse sortit précipitamment et sans paraître se soucier de ceux qui venaient à sa rencontre, il heurta violemment son rival de l'épaule.

Beaucressant n'était pas d'un naturel très endurant.

— Eh ! jeune étourdi, cria-t-il, faut-il te ramener dans le droit chemin par le bout de l'oreille ?

— Drôle, répondit Alphonse en se retournant, il y a plus près de mon gant à ton visage que de ta main à mes oreilles.

Et de son gantelet noir il souffleta le lieutenant.

Celui-ci était un robuste homme de guerre, à l'allure farouche, et plus habitué à provoquer qu'à recevoir une insulte.

Pâle de colère, il tira son épée sur cet adversaire de si frêle apparence.

Son fer rencontra le fer d'Alphonse. Il sentit soudain une brusque secousse, et la lame, arrachée violemment de ses mains, s'en alla rouler à deux pas de lui.

Le capitaine Corse avait déjà mis le pied sur la lame.

— Halte-là ! dit-il à son rival stupéfait d'une telle riposte.

Et désignant le compagnon de Beaucressant.

— Il est juste que votre ami prenne aussi sa part de la fête. Dans une heure, il nous restera juste assez de temps avant la fin du jour pour terminer cette petite affaire, et j'aurai trouvé un second pour faire les honneurs à Monsieur.

— Et bien, soit, jeune fou. Tu n'auras pas trop d'une heur pour faire tes adieux à ta belle et réciter ton dernier *Ave*.

— Trêve de rodomontades ! Le lieu ?

— Il n'est pas besoin d'une large place pour t'y coucher. Je te laisse le choix.

— Peu m'importe. Choisissez-le comme pour vous. D'ailleurs je suis étranger et j'ignore l'endroit favori pour ces sortes de rendez-vous.

— Grâce à mon épée, voilà nombre d'années que l'herbe pousse drû dans certain coin de Bellecour. Il y a là un mur peu élevé où s'appuient mes adversaires en attendant qu'on les emporte. C'est à l'abri de tous regards, à l'extrémité de la prairie du côté de la Saône.

— Dans une heure je m'y trouverai avec un de mes amis.

Il se baissa et ramassant l'épée de Beaucressant qu'il lui présenta par la poignée :

— Au revoir, Messire, lui dit-il, et Dieu vous garde jusqu'à tout à l'heure.

Puis il s'éloigna à la recherche du second qui devait l'accompagner.

—Me voilà maintenant fort embarrassé, pensait-il en entrant dans la rue Palais-Grillet. Comment trouver dans cette ville, où je ne connais presque personne, un gentilhomme qui consente à m'assister ? J'aurai bien la ressource de Marcellin ou de Laforce, bien dignes, certes, l'un et l'autre de se mesurer avec un lansquenet ; mais je ne tiens pas à les mettre dans la confidence de cette aventure. Tant pis, si je ne trouve personne j'en serai quitte pour me rendre seul au rendez-vous et leur offrir de les combattre tous les deux.

(*A suivre*)

plétée, arrivée à son épanouissement, peut comprendre et saisir le beau des choses de ce monde .

Gravissant alors et rapidement la côte baignée des vapeurs du soir, il aspirait avec délices l'air, les parfums, la vie. Il pénétra à pas discrets dans le bois et, le cœur palpitant et les yeux pleins de larmes, s'agenouilla devant Hélène en lui présentant la feuille de rose tombée de sa chevelure le jour du premier et dernier baiser. Hélène toute tremblante la prit, ouvrit le livre saint, posa le pétale rose à côté du pétale rose et laissa doucement sa main émue tomber dans la main d'Henri.

BLANCHE DE RIVIÈRE.

CHOSES ET AUTRES

Un bohême à un de ses copains, avec la plus grande véhémence :

— Ruiné, mon cher, ruiné à plate couture!

L'autre d'un ton sévère :

— Mais les trois francs cinquante que tu avais, ces jours derniers ?

— Disparus!... Engouffrés dans l'abîme où ma fortune s'est engloutie!

*
* *

Dans un salon, un jeune gommeux :

— Mon ami Gontran me disait hier qu'il s'empressait toujours de sortir d'un salon, dès qu'il a fait un bon mot.

— Eh bien ! dit cette excellente comtesse de V..., il ferait bien mieux d'en sortir... dès qu'il n'en a pas encore trouvé.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ses visites seraient moins longues !

*
* *

A table : chez un monsieur dont on ne connaît qu'imparfaitement les antécédents.

On en est aux écrevisses bordelaises, elles sont excellentes et agréablement relevées. Quelqu'un en fait la remarque :

L'amphitryon sourit d'un air modeste.

— Oh ! c'est le poivre, il est très bon, je l'ai rapporté moi-même de Cayenne.

Calino se plaignait, l'autre jour, à son ami Taupin, d'avoir le spleen.

— Voyons, lui dit Taupin avec bonté, comment peux-tu être triste ? Moi, si j'avais une figure comme la tienne, dès que j'aurais la moindre velléité de tristesse, je me mettrais devant une glace, et je suis sûr que ça me ferait rire tout de suite.

— Tiens, au fait, c'est une idée, répondit cet excellent Calino ; et j'en essaierai.

*
* *

Dernières nouvelles.

Le Rhum, le Kirsch et l'Anisette viennent d'envoyer leurs félicitations au gouvernement, au sujet de l'expulsion de l'Eau de mélisse des Carmes.

Mais, malgré leur puissance digestive, la Chartreuse, la Trappistine et la Bénédictine n'ont pas encore pu la digérer.

Elles n'en ont pas fermé l'œil de la nuit.

*
* *

Il est grandement question d'une descente de police chez tous les opticiens.

L'autorité veut, assure-t-on, faire disparaître des vitrines tous les baromètres représentants des capucins, M. Constans ayant délaré que ces emblêmes étaient séditieux.

*
* *

Une dame de la Halle, retirée des affaires, croyait tenir à tout jamais dans ses filets le jeune et beau Narcisse.

S'étant aperçue que l'ingrat la trompait :

— Le gredin, s'écria-t-elle, qui vient manger mes côtelettes et qui va les dépenser ailleurs !

*
* *

On demandait à une jeune fille de seize ans, qui a perdu son père et sa mère :

— Laquelle préférez-vous : votre sœur aînée ou votre sœur cadette ?

— J'aime encore plus la petite, répondit-elle, parce qu'elle a besoin de moi.

GUIDE UNIVERSEL

DES

Achats, Ventes et Locations immobilières

32, RUE CENTRALE, 32

LYON

Ce journal reçoit l'indication des locaux à louer ou à vendre : **Appartements meublés ou non, Magasins, Locaux industriels et Propriétés rurales, Villas, Maisons de campagne, chasse, etc.**

L'administration se charge moyennant une somme unique de **dix francs**, des Achats, Ventes ou Locations et en fait l'insertion dans son journal **jusqu'à leur entière réalisation.**

Le *Guide universel* est lu dans tous les établissements de la France et de l'Etranger (Hôtels, Restaurants, Casinos, Stations thermales, etc., etc.) ; il se trouve dans les mains de tous les voyageurs et économise des insertions multiples.

L'administration donne gratuitement aux personnes qui s'adressent à elle, tous les renseignements sur les affaires confiées à ses soins.

GRANDE RÉDUCTION DE PRIX

CHAUFFAGE

CALORIFÈRES EN TOUS GENRES

L^is DELRIEUX

LYON, — QUAI DE L'HOPITAL, 10 — LYON

Thermostats, — Fourneaux de cuisine de toutes grandeurs, cheminées, poëles en faïence, fontes

FAIT LES RÉPARATIONS

SAISON D'HIVER

PARDESSUS chaudement doublés

Séries exceptionnelles

25-35-48 fr.

A LA BELLE FERMIÈRE

RUE DE LA République, 50 et Rue Confort, 15

ON DEMANDE un **Commanditaire** associé ou intéressé, avec apport garanti, pour une industrie spéciale, 15 ou 20.000 francs.
S'adresser au bureau du journal.

CHAPELLERIE ÉLÉGANTE

HAUTE NOUVEAUTÉ POUR DAMES & ENFANTS

CHAPEAUX SOIE DE PARIS

LAURENT

75, Rue de la République, 75

LYON

COMPTOIR ORIENTAL

Restaurant et Salons de Société

HUITRES
ESCARGOTS
BIFTECKS

DIJOUD

4, Place des Célestins, Lyon

COTELETTES
SOUPE
AU FROMAGE

Le Restaurant est ouvert jusqu'à 2 h. du matin

AUX DOCKS de la CORDONNERIE

52, rue de la République, 52
ANGLE DE LA RUE CONFORT
LYON

DEMANDEZ PARTOUT L'EAU DE

NOELI

L'eau de toilette la plus répandue, souveraine contre la chute des cheveux et les névralgies.

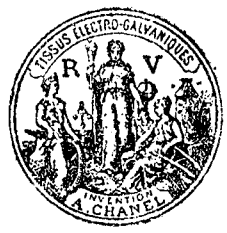
Electricité Médicale

TISSUS ÉLECTRO-GALVANIQUES

SCIENCES APPLIQUÉES — MÉDECINE, HYGIÈNE

Ils s'emploient sous les formes les plus variées, telles que **Plastrons, Ceintures, Genouillères, Molletières, Cravates, Manchettes, Semelles, etc.**

Ils ont une action salutaire plus puissante que la **flanelle** ordinaire, les **peaux de chats,** les toiles et les **ouates** diverses.



Le **courant électrique** bienfaisant de ces tissus spéciaux ne peut être nié par personne : il a été constaté et mesuré par plusieurs savants, et ce, à la suite d'expériences faites notamment dans le laboratoire de physique médicale de la **Faculté de médecine de Paris.**

ILS SONT RECOMMANDÉS :

1° Pour prévenir les maladies qu'engendrent l'humidité et les brusques refroidissements : **Rhumatismes, Rhumes, Bronchites, Angines, Fluxions, Maux de dents, Fièvres, Pneumonies, Phthisies,** etc.

2° Pour guérir ou soulager les personnes atteintes de douleurs ou de névroses diverses ou qui souffrent ordinairement de la tête, de la poitrine, des reins ou de l'estomac.

CONSULTER LES MÉDECINS — EXIGER LA MARQUE

Se trouvent dans les bonnes pharmacies et les principales maisons d'optique
RENSEIGNEMENTS, CIRCULAIRES, ÉCHANTILLONS et VENTE EN GROS
à Lyon, REVOL et VILLE, rue Gentil, 4

CARTOMANCIE ÉLECTRIQUE

Révélation de l'avenir par les cartes et les lignes de la main

Mme STÉPHANIE

LYON, 1, rue des Capucins, au 2me étage, LYON

DEMANDEZ DANS TOUS LES CAFÉS, COMPTOIRS & BUVETTES

LE VÉRITABLE **QUINA-CASSIS**

(Se méfier des contrefaçons)

QUINA CASSIS — QUINA CASSIS

AVIS

Le Consommateur, si fidèle qu'il soit à l'usage des apératifs, a toujours reproché à ceux-ci trop d'amertume, conséquence forcée de l'introduction de l'aloès et de la thériaque dans leur composition.

La réunion du meilleur des toniques aux plantes et racines amères, quelquefois pénible à prendre, devient une boisson douce et agréable quand la saveur du cassis est venu lui enlever son acreté dominante sans lui faire perdre ses premières propriétés.

Tels sont les avantages réunis par le Quina-Cassis, boisson apéritive, spécialement recommandée.

AVIS

Aux personnes d'un tempérament débile et anémique. Avec un usage suivi, on obtiendrait du Quina-Cassis les résultats les plus satisfaisants.

Par son prix, plus que modeste, cette excellente boisson est à la portée de toutes les bourses, si petites qu'elles soient. Le Quina-Cassis se prend, indifféremment pur ou mouillé. Dans la saison froide, il réchauffe l'estomac et permet d'attendre sans souffrance l'heure du repas ; dans les chaleurs. l'adjonction de l'eau fraîche, en fait un breuvage désaltérant. Il se marie volontiers au vermouth et entrave l'action de celui-ci sur le système nerveux du consommateur.

H. NAQUARD Fils

DISTILLATEUR-LIQUORISTE

Inventeur Breveté — LYON — Seul vendeur en gros

Se trouve en détail chez les Marchands de Comestibles, Épiciers et Cafetiers

Unique Dépôt à Paris, chez Ch. Van BERG & Cie, 14, rue Baudin, 14.

PANORAMA DE LYON

20, Rue du Nord, 20

LE SIÈGE DE LYON EN 1793

DIORAMA

Le Cimetière de Cuire

EFFET DE NUIT

LYON, 34, 36 & 38, Rue et Place de la République, 34, 36 & 38, LYON

AUX DEUX PASSAGES

Grands Magasins de Nouveautés

CORBEILLES DE MARIAGE

TROUSSEAUX ET LAYETTES

ACTUELLEMENT

EXPOSITION & MISE EN VENTE

DE TOUTES LES NOUVEAUTÉS D'HIVER

CHOIX IMMENSE DE

Lainages, Étoffes de fantaisie pour robes et costumes, Soieries, Velours, Peluches, Tissus noirs, Draperies, Flanelles.
Étoffes pour meubles, Ameublements, Meubles de fantaisie.
Toiles, Articles de blanc, Couvertures, Lingerie,
Bonneterie, Ganterie, Parapluies, Chemises pour hommes, Cravates, Mercerie, Passementerie, Rubans.
Articles de Paris, Châles, Cachemires des Indes, Fourrures.
Chapeaux, Manteaux, Confections, Robes, Costumes pour dames et fillettes, Peignoirs, Matinées.
Coiffures et Vêtements complets pour garçonnets.

Prix fixes marqués en chiffres connus. — Échange ou remboursement de tout achat qui laisserait le moindre regret
Envoi franco de catalogues, échantillons et marchandises pour tout achat à partir de 25 francs

Ascenseur Edoux, Salon de lecture et de correspondance avec **Téléphone et Piano**

9362. — Imp. WALTENER ET Cie, rue Belle-Cordière, 14. — Lyon.

Le Gérant : V. PARENT.